

a Mont-real le 1. avril 1749

N^o2.

19.4010 D 40466

Les excuses, Monseigneur, que vous avés
jugé a propos de me faire dans la lettre que
vous m'avez fait l'honneur de m'écrire me
donnent bien de la confusion car ce seroit
à moi a vous demander mille pardons d'avoir
été si longtems sans vous demander de vos
nouvelles

Je vous prie de vouloir bien conférer avec
M. Bigot sur la forme a donner a la
transaction entre le Seminaire de Quebec et
les Sieurs Gaillard et sur la maniere dont
luy et moy devons y parler. Je trouve que
le seminaire tire trop d'avantage de la facilité
de M. Gaillard. les Communautés sont tenaces.
je voi que c'est en Canada comme ailleurs. je
doutte fort qu'elles y gagnent

J'ai accommodé ou plutôt plaidé pour un —
ou une discussion entre les Missionnaires —
du lac et M.^{rs} de Vaudreuil et Vaillebont
Je remets un plus grand détail à —
Quebec

J'ai été à peu de sermons et je n'ai —
rien entendu d'outré. on a écrit à quelques —
dames de la st^e Famille un écrit que vous —
auriez vu sans doute et qui ne m'a pas paru —
assez mesuré on dit ici que vous aviez écrit
à ces messieurs d'être plus réservés. je pense que
ceux qui sont le moins de leur avis doivent
rendre justice à leurs bonnes intentions et —
à la source de leur zèle. au surplus —
Monsieur je suis persuadé que vous saurez
bien le régler comme il convient s'il en étoit
besoin

J'espère avoir des nouvelles de New York et
peut-être de France par cette voie aussi-tôt
après le dégel

Je suis avec un très respectueux et
attachement, Monsieur, votre très —
humble et très obéissant serviteur —
La Galispière

1^{er} avril 1749

de la garrisoniere

19.4010^D40465



LA GALISSONNIÈRE.

Paris chez Rossetti Editeur 21 Quai Voltaire.

N° 42

Lih. de Grégoire et Deneux, 9, rue Cassette.

NOTES ET SOUVENIRS

M. de la Galissonnière. — Sa famille. — Roland Barin, chevalier de Malte. — Alliance avec les Bégon. — Roland-Michel Barin. — Elève de Rollin. — Commissaire d'artillerie. — Capitaine de vaisseau. — Un exploit. — M. de la Jonquière. — Le comte de la Galissonnière le remplace. — Son séjour au Canada. — Pierre Kalm. — La commission des frontières. — La victoire de Minorque.

L'un des plus beaux noms de notre histoire, sous la domination française, est celui de M. de la Galissonnière. Nos historiens lui ont rendu hommage; ses talents et son caractère lui ont valu l'estime de ses contemporains et l'admiration de la postérité. Cependant sa biographie complète n'a pas encore été écrite, du moins à notre connaissance. Nous ne prétendons pas venir combler aujourd'hui cette lacune, mais nous voulons simplement offrir à nos fidèles lecteurs quelques notes sur la vie de cet homme éminent.

La famille de la Galissonnière était bretonne. La seigneurie de ce nom, située dans cette partie de la Bretagne qui forme aujourd'hui le département de la Loire-Inférieure, fut érigée en marquisat vers 1658, en faveur de Jacques Barin, maître des requêtes de l'hôtel du roi. En 1646 naquit Roland Barin, qui fut l'un des marins les plus brillants du règne de Louis XIV. Il entra dans l'ordre de Malte et prit part au siège de Candie, en 1669, ainsi qu'à l'expédition de la Manche en 1673. S'étant fait relever de ses vœux, il épousa Catherine Bégon, fille de Michel Bégon, intendant de Rochefort, et devint ainsi le beau-frère de notre futur intendant Bégon. Il combattit sous Tourville à la fameuse bataille de la Hogue; et à Vigo, en 1702, il brüla son vaisseau plutôt que de le laisser tomber entre les mains de l'ennemi. Fait prisonnier et envoyé en Angleterre, il se rendit encore utile à la France en travaillant au rétablissement de la paix. Après cinquante-sept ans de service, l'intrepide marin se retira à Poitiers en 1720, et mourut en 1736. Il avait été lieutenant-général et chevalier de St. Louis.

Son fils, Roland-Michel Barin, comte de la Galissonnière, naquit à Rochefort le 11 octobre 1693. Il fit ses études à Paris; le célèbre Rollin fut l'un de ses maîtres et resta toujours attaché à son brillant élève. Dès 1710 le jeune comte entra dans le service maritime sous son père. Malgré les talents supérieurs dont il était doué, sa carrière ne fut pas rapide. Petit de taille et contrefait, son physique nuisait à son avancement. Il fut commissaire-général de l'artillerie à Rochefort. En 1738, il était capitaine de vaisseau. En 1744, un glorieux fait d'armes fit écarter enfin sa valeur et sa science navale. Commandant la frégate "La Gloire," et accompagné de la frégate "l'Argonaute," il coua bas un vaisseau anglais de 24 canons, en enleva un autre de 22, et captura six vaisseaux marchands. Cette action le mit en lumière, et un ou deux ans plus tard on résolut de lui confier le gouvernement du Canada. Mais il représenta au ministre que son ambition était plutôt de servir l'Etat dans la guerre maritime que dans l'administration d'une colonie. La cour n'insista pas et la Galissonnière obtint le commandement d'un vaisseau. Cependant, M. de la Jonquière, nommé gouverneur de la Nouvelle-France, ayant été fait prisonnier par les Anglais, il fallut lui trouver un remplaçant. Le ministre jeta de nouveau les yeux sur le comte de la Galissonnière, qui, cette fois, dut accepter cet honneur.

Chose étrange, M. de la Jonquière qui était gouverneur en titre du Canada depuis le printemps de 1746, — sa commission portait la date du 15 mars, — avait été empêché deux années de suite d'aller prendre son poste. En 1746, chargé du commandement en troisième dans la flotte du duc d'Auville, il devait se rendre à Québec après la conquête de l'Acadie; mais les désastres de cette funeste expédition l'avaient forcé de retourner en France, après la mort de ses deux supérieurs hiérarchiques, MM. d'Auville et d'Estoumées. En 1747, il avait été mis à la tête d'une escadre qui, de concert avec celle du chevalier de St. George, devait envahir jusqu'au delà du golfe de Biscaye une flotte marchande composée d'une trentaine de navires. Ses instructions lui enjoignaient de se rendre ensuite au Canada où il remettrait le commandement de l'escadre à M. de Beauharnois et remplacerait celui-ci comme gouverneur. Mais une flotte anglaise, trois fois supérieure en force, commandée par les amiraux Anson et Warren, joignit les escadres françaises à la hauteur du Cap Finistère, le 3 mai. Malgré son infériorité numérique, la Jonquière livra bataille pour sauver son armée, et fit des prodiges de valeur. Il fut écrasé à la fin, n'ayant à mettre en ligne que six vaisseaux contre dix-sept; toutefois, grâce à sa longue résistance, vingt-un navires marchands purent échapper à l'ennemi. Fait prisonnier il fut conduit en Angleterre. Cette glorieuse défaite grandit sa réputation, mais l'empêcha encore une fois d'aller exercer ses fonctions de gouverneur à Québec.

M. de la Galissonnière ne fut donc pas gouverneur en titre, mais commandant général de la colonie par interim. Voici le début de ses lettres patentes signées par Louis XV, à Bruxelles le 10 juin 1747:

"Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre; à tous ceux que ces présentes lettres verront saut. Le sieur marquis de la Jonquière, chef d'escadre de nos armées navales, que nous avons pourvu du commandement général de la Nouvelle-France, ayant été fait prisonnier dans un combat qu'il a soutenu contre une escadre anglaise, en faisant route pour s'y rendre, et estimant nécessaire de commettre au commandement général de la dite colonie un officier capable d'en remplir tous les objets avec le zèle, la capacité, l'expérience, la valeur et la prudence qu'ils exigent, nous avons choisi le sieur comte de la Galissonnière, l'un de nos plus anciens capitaines de vaisseaux, et commissaire général d'artillerie, en qui nous avons eu occasion de reconnaître toutes ces qualités par les preuves qu'il en a données, et par les services importants qu'il nous a rendus en diverses occasions. A ces causes et autres bonnes considérations à ce nom nouveau nous avons commis, constitué, ordonné et établi, et par ces présentes signées de notre main, commettons, constituons, ordonnons et établissons le dit sieur comte de la Galissonnière pour en l'absence du gouverneur notre lieutenant-général de la Nouvelle-France, avoir commandement sur tous nos gouverneurs et lieutenants établis dans tous les pays dépendants du dit gouvernement", etc.

M. de la Galissonnière arriva à Québec le dix-neuf septembre 1747, à bord du "Northumberland." Il ne demeura que deux ans à la tête de la colonie. Et ce court espace de temps suffit pour le placer au premier rang des administrateurs que la France nous avait envoyés jusque-là. Profondément instruit, éclairé par l'étude et l'expérience, rompu aux détails administratifs, par son commissariat et ses expéditions maritimes, également capable de concevoir et d'exécuter, il était remarquable à la fois par ses vastes pensées, sa perception nette et rapide, la pondération de son jugement et la fermeté de son caractère. Homme de cabinet et d'action, de science et de commandement, on pouvait avec sûreté lui confier les fonctions les plus diverses, et il était capable de les remplir toutes avec une égale distinction.

Il signala son passage au gouvernement de la Nouvelle-France par l'énergie avec laquelle il repoussa les prétentions anglaises en Acadie et dans l'Ouest, et par ses efforts intelligents pour fortifier nos frontières. Du côté de l'isthme acadien, il fit saisir Menagouèche, Beaubassin et quelques autres postes pour protéger contre les empiètements de l'ennemi les territoires qui forment aujourd'hui la plus grande partie du Nouveau-Brunswick. Il envoya en même temps M. Céloron de Blainville, à la tête de trois cents hommes, prendre possession de la région de l'Ohio au nom du roi de France. Il mit une garnison au Détroit, fit relever ou construire des forts à Toronto, à la Baie des Puants et dans le pays de Sioux. L'un des objets qui le préoccupaient le plus était d'assurer nos communications entre les lacs et le Mississippi, et de relier fortement les possessions louisianaises et canadiennes de la France.

M. de la Galissonnière avait promptement saisi la situation et les besoins du Canada. "Son esprit pénétrant et curieux, dit l'abbé Ferland, lui suggéra des réflexions qui le portèrent aux conclusions suivantes. On ne peut négliger ce pays sans perdre pour jamais avec lui tous nos établissements de pêche, et les avantages ainsi perdus passeraient à nos ennemis. La navigation du Canada forme beaucoup de matelots et en détruit peu; celles des flots de l'Amérique fait tout le contraire.

Les principales denrées du Canada, comme le blé, le poisson, les chanvres, étant d'un usage nécessaire à la vie, son commerce sera de plus en plus solide, et ira toujours en augmentant. Le Canada

contient déjà un assez grand peuple, propre à la fatigue, à la guerre et à la navigation, peuple qu'on perdrait avec le pays, et qui avec le temps fortifierait nos ennemis, comme il est à craindre qu'il n'arrive dans peu à l'Acadie. Si les autres colonies produisent plus de richesse, celle-ci produit des hommes, richesse bien plus estimable pour un grand roi que le sucre et l'indigo, ou, si l'on veut, tout l'or des Indes. La fécondité est telle qu'elle peut remplacer en partie la perte immense de monde que nous content tous les ans la Martinique et Saint-Dominique...

La situation de l'Angleterre dans l'Europe, et ses forces maritimes, ne permettent pas d'y porter la guerre avec succès, — ici, au contraire, tous les avantages de la nature sont pour nous, et il ne faut qu'un peu de dépense pour y détruire plusieurs établissements qui lui sont précieux et qui nuisent beaucoup aux établissements français.

C'est durant cette administration qu'eut lieu le célèbre voyage du nationaliste suédois, Pierre Kalm, au Canada. M. de la Galissonnière le reçut avec une courtoisie et une munificence qui firent une vive impression sur le distingué visiteur. Ce dernier ne put taire son admiration et son étonnement en découvrant un savant profond, un maître des sciences naturelles dans la personne de ce gouverneur et de ce marin dont la vie avait toujours été si absorbée par les affaires et par la guerre. Il ne dissimula pas son enthousiasme dans la relation de son voyage.

"Son savoir, écrivit-il, est vraiment étonnant et s'étend à toutes les branches de la science, surtout à l'histoire naturelle, dans laquelle il est si bien versé que, quand il commença à discuter sur cette matière, je crus entendre un autre Linnée. M'entretenant avec lui de l'utilité de l'histoire naturelle, de la meilleure méthode à suivre pour l'apprendre et l'employer ensuite à améliorer l'état d'un pays, je fus étonné de le voir tirer ses raisons de la politique, aussi bien que de la philosophie, des mathématiques, et d'au-

tres sciences. Je confesse que mes conversations avec ce gentilhomme m'ont été très instructives, et que j'en ai tiré toujours beaucoup de notions utiles. Il m'a indiqué plusieurs moyens d'employer l'histoire naturelle à des fins politiques, en vue de rendre un pays assez puissant pour humilier ses voisins envieux. Un plus grand protecteur de la science n'a jamais existé et n'existera peut-être jamais en Canada... Il n'y a jamais eu un meilleur homme d'Etat que lui, et personne ne peut prendre des mesures plus judicieuses et choisir des moyens plus efficaces pour l'amélioration d'un pays et l'accroissement de sa prospérité. Le Canada avait à peine eu le temps de connaître le trésor qu'il possédait dans la personne de ce gentilhomme, qu'il eut le malheur de le perdre; le roi avait besoin de ses services, et ne pouvait le laisser en pays si éloigné."

M. Léon Guérin, dans son "Histoire maritime de la France", porte le jugement suivant sur M. de la Galissonnière, gouverneur intérimaire du Canada:

"On venait d'envoyer au Canada Roland-Michel Barrin, marquis de la Galissonnière, né au Pallet, près Nantes, suivant les uns, à Rochefort, selon les autres, le 11 octobre 1703, dont le génie s'entendait aussi bien à l'art de défendre les côtes et les places, qu'à diriger des vaisseaux. Entré au service maritime sous son père, dès l'année 1710, il s'était fait estimer pour son courage et sa rare intelligence; mais, comme il était extrêmement modeste, et comme en outre sa difformité physique (il était petit et bossu) le desservait beaucoup dans le principe à la cour et dans le commandement, il passait plutôt encore pour un habile tacticien, capable d'instruire les autres du fond de son cabinet, que pour un homme d'action que l'on pût mettre à la tête d'une escadre. Aussi, n'était-il pas avancé dans la marine selon son ancienneté et ses services. Sa mission au Canada lui fut une occasion de développer son génie d'exécution égal à celui de théoricien, que ceux qui le connaissaient lui accordaient déjà. Non content d'être un habile organisateur de défense, il se montra l'homme politique, excellent administrateur et remarquable colonisateur. Pendant les quel-

ques années qu'il passa à la Nouvelle-France, depuis 1745, en qualité de commandant militaire, il fut le véritable gouverneur, et cette vaste colonie, encore belle et puissante malgré la perte de l'Acadie, de Terre-Neuve et de l'île Royale, fit des progrès considérables."

M. de la Galissonnière quitta Québec le 24 septembre 1749, laissant le gouvernement du Canada entre les mains du marquis de la Jonquière, à qui la paix d'Aix-la-Chapelle, conclue en 1748, avait rendu la liberté et permis enfin d'entrer en fonctions.

A son arrivée en France, il fut créé directeur du dépôt des plans, cartes et journaux de la marine, à Paris. En 1750, Louis XV le nomma, ainsi que M. de Silhouette, commissaire spécial pour débattre, avec les commissaires anglais, MM. Shirley et Mildway, la question des limites entre les possessions des deux communes en Amérique.

M. de la Galissonnière avait fourni une carrière utile et pleine de mérite, mais il n'aurait pas obtenu une réputation égale à sa valeur, si le début de la guerre de Sept ans ne lui eût fourni l'occasion de faire connaître son nom à toute l'Europe. Au printemps de 1756, le gouvernement français résolut de diriger une expédition contre l'île de Minorque, occupée et fortifiée par les Anglais. Il confia à la Galissonnière une escadre qui devait transporter un corps d'armée, commandé par le maréchal de Richelieu, et destiné à faire le siège de Port-Mahon, capitale de l'île. L'expédition fut couronnée du plus brillant succès.

L'armée une fois débarquée, l'escadre française devait protéger le siège et empêcher l'ennemi de secourir la place. Le 21 mai, une flotte anglaise, forte de treize vaisseaux de ligne et de cinq frégates, parut devant Port-Mahon. L'amiral Byng la commandait. La Galissonnière, quoique un peu inférieur en forces, n'hésita pas à livrer bataille. Elle fut longue et acharnée. A la fin, la tactique savante et l'intrepidité du commandant français l'emportèrent. La flotte anglaise fut repoussée et dispersée après avoir éprouvé de terribles avaries. Cette défaite morale entraîna la chute de Port-Mahon, qui tomba entre les mains des Français, après un mémorable assaut.

La bataille de Minorque était la première que la France gagnait sur nous depuis plusieurs années. Elle excita un vif enthousiasme. Mais l'héroïque la Galissonnière ne devait pas jouir longtemps de son triomphe. Quand il avait pris le commandement de l'escadre, il était miné par la maladie, et les médecins lui avaient annoncé qu'il ne pourrait résister aux fatigues de la campagne. Mais il était esclave du devoir et passa outre. Hélas! les pronostics médicaux n'étaient que trop fondés. Lorsque la Galissonnière revint en France victorieux, la mort planait sur sa tête. Le roi l'avait mandé à Fontainebleau, où il devait le créer maréchal. Le vainqueur de Byng, ne put s'y rendre et mourut à Nemours le 26 octobre 1756, tandis que son malheureux adversaire était traduit par le gouvernement britannique devant un conseil de guerre, pour subir un procès, qui se termina par sa condamnation et son exécution.

M. de la Galissonnière était vraiment une nature d'élite. Savant, administrateur, diplomate, organisateur, homme de guerre, il excella en tout. "Il avait l'âme aussi belle que son corps était contrefait," a écrit M. Léon Guérin. Petit de taille et bossu de corps, il était droit de coeur et grand d'esprit. De son côté, Henri Martin lui rend ce témoignage dans son "Histoire de France":

La Galissonnière était notre meilleur marin. L'Académie des Sciences le comptait au nombre de ses associés libres.

Le comte de la Galissonnière a été sans contredit le plus éminent de nos gouverneurs français.

IGNOTUS.